

Pierre Repond

Sally Wood
et
le Testament
d'Agakor

Roman

À Hedwige. À Alexandra.
À ma famille. À mes amis.

1

Il était vingt heures au commissariat de Wood street, comme partout ailleurs en Angleterre, ce soir froid de mars 1915. Les inspecteurs avaient déserté les bureaux pour quelques heures. Les odeurs de cigarettes hantaient les boiseries vieillissantes des cloisons. Dans le silence épais, on pouvait encore entendre les machines à écrire, les ordres brailés, les bottes de service qui encadraient les pieds souvent nus des inculpés de la rue. Le vent trop frais s'invitait par les fentes des fenêtres vieilles et lasses. Il apportait une mélopée plaintive qui n'égayait pas ces locaux abandonnés. À cette heure-ci, le lieu prenait les airs d'un théâtre après la représentation. Avec ses restes de lumière, ses chaises qui finissent de tourner, ses pages qui viennent de se poser et qu'il faudra reclasser pour le public du lendemain.

Mais Sally n'était pas là pour classer quoique ce soit, encore moins pour rêvasser. Une heure pour mettre au propre douze bureaux habités le jour par des hommes, pressés et fumeurs. Elle que les relents de tabac irritent. Son père inondait chaque soir la cuisine de ses nuages de cigarettes bon marché. Sally en gardait la nausée et ce boulot le lui rappelait tous les soirs. Pourtant, elle bravait ses répulsions pour être ici, dans un commissariat, au cœur de ce monde d'enquêtes dont

elle rêve depuis l'enfance. À vingt-six ans, femme et sans autres diplômes que des prix de joutes sportives et des coupes de tir à l'arc, Sally Wood n'avait aucune possibilité de devenir enquêteuse dans la police de Londres. Alors, quand elle avait eu connaissance de ce poste à l'entretien du commissariat de Wood street, elle s'était présentée et son enthousiasme et son énergie avaient emporté l'adhésion des recruteurs. Elle se plaisait à voir dans la similitude de son patronyme et de la rue du commissariat, le signe qu'un jour sa chance viendrait et que ce travail en était le premier pas.

Peu avant vingt et une heures, son chariot docile montait la garde dans le couloir principal, à la hauteur du dernier poste de travail. Comme elle l'avait fait pour les onze autres, elle entra, ramassa les feuilles, les crayons et tout autre objet récupérable qui jonchaient le sol en lames de bois brutes. En les déposant sur le bureau, elle remarqua, parmi les piles de fiches et notes amoncelées, un dossier au titre étrange. Tout en balayant, il fallait terminer son travail dans les temps, elle tentait d'en découvrir plus et survolait des yeux l'énigmatique document. Elle se savait seule, mais des regards réguliers vers la porte et une oreille en radar lui garantissaient la discrétion et sans nul doute, sa place. Le vent battait maintenant plus fort et la pluie cinglait les vitres en claquements aigus et répétés. « Je vais encore être trempée », se dit-elle, soudain attirée par un signe qu'elle n'avait jamais vu. Elle tira sur la feuille qui dépassait du dossier et orienta la tête pour mieux considérer le dessin.



« Tiens, un caractère... du chinois peut-être ! » pensa-t-elle.

Elle repéra à nouveau les alentours et fut assez fière de sa prudence, d'ordinaire pas très naturelle chez elle. La curiosité étant trop forte, Sally se pencha et ouvrit le dossier. De plus en plus intriguée, elle lut en première page : « Disparition du professeur Philright » — « CONFIDENTIEL ». Un sourire satisfait aux lèvres qu'elle mordillait d'excitation, Sally recopia les coordonnées du professeur et l'étrange signe sur un morceau de papier qu'elle glissa dans son corsage. Puis, avec soin, elle remit le dossier en place, embarqua son attirail, éteignit les lumières et se dirigea vers la sortie.

Elle n'aimait pas cette dernière minute qui l'obligeait à traverser le long couloir extérieur en arcades éclairé par les faibles candélabres de la rue. Le vent et la pluie redoublaient. Son chariot grinçant à chaque tour de roue jusqu'à son rangement et ses pas renvoyés par la réverbération sinistre de la galerie lui donnaient ce soir-là un sentiment d'insécurité plus grand que d'habitude. Le petit vol d'informations ajoutait encore une couche de frissons dont, bien qu'elle en était la cause, elle se serait bien passée. Le portique qui ouvrait sur Wood street n'était plus qu'à quelques pas. Sally leva un bras et porta son sac à main au-dessus de sa tête pour la protéger de l'averse qui l'attendait de l'autre côté. Elle approchait sa main libre de la lourde poignée quand la porte s'ouvrit avec violence, la frappant au visage et la projetant à terre. Un homme en pleine course avait poussé le battant droit de tout son poids, de tout son élan. La lampe cochère poussive et les gémissements de Sally lui montrèrent qu'il n'était pas seul. Il venait de comprendre et se précipita vers la jeune femme :

— Qu'est-ce que vous faites là ? Oh, mon Dieu, vous êtes tombée ! Mais vous êtes blessée ? l'interrogea-t-il entre étonnement et culpabilité.

— S'il vous reste une question... ne vous gênez pas... je vous écoute ! répondit Sally étendue sur les pavés noirs,

sonnée, mais pas au point de perdre sa verve. Elle tâta son nez ensanglanté du revers de la main.

— Et vous, ça va ? enchaîna-t-elle.

L'homme l'aïda à s'asseoir et lui tamponna délicatement le nez.

— Oui, moi ça va merci ! sourit-il découvrant sous la faible lumière le beau visage de Sally qui leva les yeux vers lui. Et vous, comment vous sentez-vous ? s'inquiéta-t-il.

— Juste l'impression d'avoir lutté contre un cheval... ! lui dit-elle en se relevant. L'homme aimait déjà son humour. Et je crois que je vais vous avoir dans le nez pendant un moment !

Il éclata d'un franc rire qui partit en boomerang au fond de la galerie.

— Tomsburry... Peter Tomsburry ! dit-il en serrant officiellement la main de Sally et espérant le nom de cette charmante rencontre.

— Je sais qui vous êtes inspecteur ! confirma-t-elle surprise de le voir à cette heure tardive, puis très vite inquiète. Elle s'efforça de ne rien en laisser paraître.

— Mais c'est très injuste ! Vous savez qui je suis et moi je ne vous connais pas ? dit-il en souriant.

— C'est très injuste, vous avez raison. Vous devriez pourtant ! lui assena-t-elle un peu plus sentencieuse qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Mais je... ne... vous... ! bredouilla-t-il pantois.

— Eh bien... pas très observateur monsieur le policier ! coupa-t-elle en rajustant et brossant son manteau taché. Tomsburry conquit par ce beau brin de malice devait pourtant se défendre.

— Vous voulez dire que je vous ai déjà vue ? demanda l'inspecteur un peu confus.

Elle acquiesça en silence.

— Mais si c'était le cas, croyez-vous que j'aurais pu oublier

un si charmant minois ? lui dit-il, assuré de son effet.

En baissant la tête, Sally aperçut un papier par terre et reconnut sa petite note secrète qui avait dû être éjectée dans la chute. L'inspecteur remarqua le regard absorbé de la jeune femme et vit le papier blanc qui se détachait sur les pavés sombres.

— Tiens, qu'est-ce que c'est ? fit-il en faisant un pas pour mieux voir. Il se pencha, le ramassa. Sally ne réagit pas, c'eût été suspect.

Tomsburry ouvrit le feuillet et lut.

— Mais... qu'est-ce que ça fait là ? dit-il, interloqué par cette improbable découverte.

Il toisa Sally avec le plus sérieux des regards.

— Rassurez-moi, ce n'est pas à vous ? Il ne la lâchait pas des yeux.

— Non ! Voyez-vous, les papiers, moi je les ramasse, je ne les mets pas par terre. Il la fixait avec une insistance qui aurait fait trembler un détecteur de mensonges. Mais Sally ne broncha pas. Elle tenta une dernière fois l'humour qui semblait tant plaire à cet inspecteur.

— Nouvelle méthode ? Frappez d'abord... interroger ensuite ! lui dit-elle en souriant pour tenter de lui faire lâcher prise.

L'inspecteur ne plaisantait pas.

— Votre nom, prénom et qu'est-ce que vous faites là à cette heure-ci ? lui intima-t-il sur un ton encore compréhensif, mais direct.

Sally comprit qu'elle ne devait pas jouer avec le feu.

— Monsieur l'inspecteur, je suis Miss Wood, je m'occupe de l'entretien de vos bureaux et là je rentrais chez moi.

Elle sortit sa carte de travail l'attestant comme membre du département de police de Londres. L'inspecteur accepta le document.

— Écoutez, Miss... Sally Wood, dit-il en relisant le badge

et en relâchant la pression d'un cran. Tout d'abord, mes excuses de ne pas vous reconnaître, mais je ne vous ai jamais vue ici ! assura-t-il. Ensuite... ! Il chercha ses mots.

— Je dois savoir si oui ou non vous connaissez le contenu de ce billet.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? s'inquiéta Sally.

— Écoutez ! Nous avons deux solutions : soit vous montez avec moi au bureau maintenant et on règle la question. Soit, je vous laisse rentrer chez vous et je veux vous voir demain à la première heure ici. Je précise que tous mes collègues seront là et poseront sûrement des questions. Qu'est-ce que vous préférez ?

Sally prit un léger temps. Le portique resté ouvert laissait entrer un air plus doux, la pluie avait cessé.

— Il ne pleut plus, je vais rentrer ! dit-elle en jouant la déception. Au revoir ! Elle lui tourna le dos et partit.

— Miss Wood, je vous en prie ! implora presque l'inspecteur. Il la regarda passer le porche et disparaître dans l'ombre des murs de Cheapside.

2

À huit heures tapantes le lendemain, Peter Tomsburry entrait au commissariat. Il s'adressa à l'agent de réception.

— Bonjour sergent, est-ce que quelqu'un, une femme, m'a demandé ce matin ?

— Bonjour inspecteur ! Non, personne pour l'instant !

— Étrange... ! C'est prioritaire, prévenez-moi quand elle sera là.

Les douze bureaux du commissariat commençaient à s'animer, à se remplir des senteurs de café mêlées aux fragrances trop fraîches des after-shave. Le doux mélange couvrait pour quelques minutes encore le relent de cendres froides laissé par la nuit.

Assis à son bureau recouvert d'un formica vert, décoloré par le temps, l'inspecteur Tomsburry inscrivait en petites notes courtes le déroulement de sa rencontre avec Miss Wood la veille au soir. Un rai de lumière blanche filtrée par la fenêtre haute tombait sur ses papiers épars et l'éblouissait. Son résumé terminé, il jeta un coup d'œil à travers la vitre de la cloison qui donnait du côté de la réception. Dans l'enfilade, il lut huit heures trente-cinq à la grande horloge murale qui avait tout pouvoir sur les hommes, tel l'intraitable hortator de cette galère à douze compartiments.

Cette pensée fantastique venait de le quitter quand le sergent MacCulum fit irruption dans son espace.

— Inspecteur... !

— Oui... ! fit Tomsburry sans lever la tête.

Le sergent lui tendait une note.

— Une femme vient d'appeler !

— Son nom, MacCulum !

— Ben, justement, elle ne l'a pas dit ! répondit le sergent embarrassé.

Tomsburry leva les yeux.

— Et alors ? demanda-t-il impatient d'avoir à ce point à quémander les informations.

— C'est bizarre, elle a dit que si vous vouliez la voir, ce sera à cette adresse à vingt heures ce soir. MacCulum tendit la note à l'inspecteur.

— Quoi ? fit Tomsburry avec le visage qui se convulsait entre stupeur et incrédulいたé. Il prit sèchement la note. Elle ne manque pas d'air !

— Vous savez qui c'est ? s'enquit le sergent.

Certain que le sergent devait la connaître, Tomsburry resta évasif.

— Plus ou moins... on est sur une grosse affaire ! fit-il pour calmer la curiosité du sergent. Merci, MacCulum !

— J'oubliais, fit le sergent qui s'éloignait déjà, elle a insisté pour que vous veniez seul ! Je demande deux gars si vous voulez ?

— Non merci, il n'y a pas de danger ! répondit Tomsburry sans remarquer le petit sourire dubitatif du sergent.

— Comme vous voulez inspecteur !

Tomsburry lut l'adresse griffonnée. Il fouilla le désordre devant lui, souleva les dossiers, écarta les notes, mais il ne trouvait pas. Puis, il se souvint : « Le papier d'hier soir... ». D'un geste vif, il plongea sa main au fond de son veston et en

tira le papier qu'il ouvrit en hâte. « Qui est cette femme et que veut-elle ? » réfléchit-il en constatant que l'adresse du papier et celle du rendez-vous étaient identiques : 13, Colledge street, appartement B, premier étage.

Sally jouait très gros, elle le savait. Elle savait aussi que l'inspecteur Tombsbury qui était maintenant au courant pour le papier pouvait à tout moment débarquer chez elle et l'inculper pour subtilisation d'éléments d'une enquête en cours. Un délit très grave, d'autant pour une employée de la maison. Mais son intuition lui disait que cet homme qui aimait les énigmes, cet homme aux grands yeux bleu acier ravageurs aurait envie d'en savoir plus sur elle. Et puis, ne s'était-elle pas livrée à lui par le message au sergent ? Cette marque de confiance, elle l'espérait, amènerait Peter Tombsbury au rendez-vous de vingt heures.

L'inspecteur se demandait si on ne lui faisait pas une farce et si cette femme qui venait de s'avouer coupable, n'était pas la vile complice de ses collègues ou si on lui avait arrangé un rendez-vous galant aux allures d'énigme. C'est vrai qu'il l'avait trouvée charmante, cette intrigante. Il regarda le plus naturellement possible autour de lui, mais ne put rien déceler de suspect. Les inspecteurs tapaient des rapports, interrogeaient, les agents escortaient et tout ce petit monde semblait ignorer même sa présence. Et si c'était sérieux ? Si cette Sally Wood lui tendait un piège ? Mais pour quel mobile ? Non, il sentait qu'il devait tenter l'expérience. Et puis, il serait toujours temps de l'inculper ensuite si elle devait s'avérer mal intentionnée. Il irait donc à ce rendez-vous, il le fallait.

3

La gare de Charing Cross brillait sous la pluie. Les suies qui s'agrippaient aux façades les habillaient en reflets de métal gris-bleu. Des automobiles déposaient leurs passagers et larguaient des fumées nauséabondes qui incommodaient, plus que les autres, les résistants à cette machine de l'enfer. Les moteurs masquaient les claquements des fouets et des sabots que certains commençaient déjà à regretter. À dix-neuf heures chaque soir, la gare prenait les allures d'une fourmière que l'incursion brutale d'un bâton rend folle et bouillonnante. Cette soudaine excitation s'imposait face au placide tumulte de l'après-midi. Les graisses des palonniers tombaient liquéfiées sur les rails du terminus. L'huile et le charbon mêlés marquaient de leurs effluves corsés les odorats même les plus aguerris. Une chaudière se calmait quand une autre s'échauffait pour aller courir la campagne anglaise, des heures durant par cette nuit plombée de mars.

Sur le parvis principal, un homme que tout le monde remarqua venait de descendre d'une automobile taxi. Alors que le chauffeur déchargeait les dernières valises, Mr Glentork, du haut de sa grande taille scrutait la foule à la recherche de porteurs. Brun, mince, la trentaine bien franchie, il se tenait à côté d'une pyramide de malles en osier

entassées par ordre de grandeur. Une cigarette entre les doigts, il fumait avec élégance et détachement. Jonathan Glentork dépareillait parmi les usagers des banlieues vêtus de sombre qui marchaient vite et le regard bas. Son veston de lin, court de taille et à double poche, s'ouvrait sur un gilet bien fermé et un pantalon large. L'ensemble aux teintes écruées était des plus voyants. Son air d'aristocrate voyageur, son regard pointant au loin et le flegme qu'il dégageait laissaient à penser qu'il fût fortuné. Aussi, il ne dut pas attendre bien longtemps avant que deux garçons porteurs ne viennent lui proposer leurs offices.

— Un p'tit service, M'sieur ? demanda le plus avenant.

— Certainement ! Amenez les malles sur le quai 8 et mettez-les dans le train. Je ne serai pas long ! fit Glentork sur un ton neutre sans sourire.

— Bien, M'sieur !

Glentork traversa le gigantesque hall au toit vitré et déboucha sur l'aire d'accès au quai. La grande horloge indiquait dix-neuf heures dix. Il s'approcha d'un bar à bière qu'une journée de passages avait rempli d'odeurs cruelles. En dépit de son allure et de son éducation bourgeoise de Marylebone, Jonathan Glentork savait s'accommoder de chaque situation. Il avait même un faible pour les endroits que les gens de son rang évitaient avec dédain. « J'aime la jungle, les savanes où les hommes s'égarèrent et se battent pour exister », disait-il à ses détracteurs. Mais se justifier n'était pas un exercice qu'il pratiquait volontiers et il perdait très vite l'intérêt des relations trop invasives à son goût. Il pénétra dans la noirceur du troquet qui ne laissait voir que les premières tables basses. C'était une sorte de couloir dont les quelques lampes rouges accrochées aux murs gris éclairaient à peine plus que des bougies. Les soubassements mordorés en bois verni donnaient une certaine intimité qui contrastait avec le brouhaha et le mouvement permanents des voyageurs.

Glentork balaya les clients et le décor du regard qu'il arrêta sur un homme seul accoudé au comptoir. Il portait une longue redingote noire, assez élégante, mais stricte. « Un peu triste », pensa Glentork qui commanda une demi-pinte, la régla de suite et la but d'un trait. L'homme au teint clair tourna la tête vers l'Anglais qui écrivait sur le revers d'un sous-bock. Le chapeau melon de l'inconnu gardait ses yeux et une bonne partie de son visage dans l'ombre. Glentork s'approcha de lui et sans un mot, lui glissa le carton sur lequel l'homme lut : Verso ? Il se leva et fit signe à l'Anglais de le suivre. Ils sortirent du bar en se frayant un passage entre les voyageurs affairés, passèrent devant les guichets à billets et entrèrent dans une salle dont les lourdes tentures plastifiées grises étaient tirées. L'homme énigmatique laissa entrer Glentork, referma la porte, la verrouilla à double tour et planta la garde.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? fit Glentork surpris, mais sans perdre son calme. Vous deviez me donner l'enveloppe et les instructions ! fit-il en découvrant cette pièce rendue encore plus lugubre par le silence qui y régnait. Au centre, une lampe à bol diffusait un triangle de lumière jaune. Il éclairait un amas de caisses solides en bois clair qui masquait le reste de la salle.

— Bonjour Monsieur Glentork ! fit une voix dans la réverbération du local.

Un homme en tenue de docker émergea de l'arrière des caisses, le visage dans l'ombre de sa casquette.

Surpris par cette vision, l'Anglais sourit, dubitatif.

— Oh ! Aurais-je un problème avec mes malles ? dit Glentork avec une pointe d'ironie.

L'homme fit un signe à Verso qui tendit une enveloppe à Glentork.

— Pardonnez mon excès de prudence, mais une gare peut être dangereuse pour des gens en affaires comme nous !

Glentork acquiesça et ouvrit le pli.

— Vous ne me connaissez pas, mais moi je sais qui vous êtes ! reprit l'homme mystérieux. Je vous ai engagé, non pour votre humour, mais pour vos grandes compétences.

L'Anglais attentif restait sur ses gardes.

— Le mot que je vous ai envoyé ne précisant rien de votre mission — les courriers ne sont pas sûrs, vous savez — je me félicite de votre accord. Il marqua un temps. Dans cette enveloppe, vous trouverez la moitié de la somme du contrat, soit deux mille livres. Le reste vous sera donné au départ de Port Soudan, une fois le travail terminé.

— Mais ce n'est pas ce qui était convenu ! fit Glentork sur un ton tranchant. Il commençait à se sentir l'otage de ce commanditaire douteux et menaçant. Verso fit un pas pour prévenir un éventuel débordement de l'Anglais qui, à cette sommation, se ravisa en toute sagesse.

— Et j'imagine que les détails sont là ! demanda Glentork en posant une main sur le dos de l'enveloppe.

Il savait bien que dans ce milieu, comme presque partout d'ailleurs, l'argent donne le pouvoir à celui qui en a et le joug à celui qui en manque.

— C'est un plaisir de travailler avec un professionnel ! dit l'inconnu dont seules les dents blanches émergeaient de l'ombre et laissaient deviner le cynisme et la fourberie. La cargaison sera chargée cette nuit à Southampton. Inutile de la contrôler, Verso s'en occupera. Contentez-vous d'être efficace avec les Africains ! ajouta-t-il péremptoire et suffisant.

Glentork referma l'enveloppe et considéra son interlocuteur.

— Bon voyage, Monsieur Glentork ! dit l'homme qui ne souriait plus.

— Oui ! fit froidement l'Anglais et espérant un nom... Monsieur ?

— Appelez-moi... Docteur !

Verso et Glentork se rendirent d'un pas pressé sur le quai numéro 8. Glentork, encore contrarié, vérifia ses malles entreposées dans le wagon à bagages. Il paya les deux porteurs et monta dans le train qui déjà expulsait ses vapeurs blanches donnant à la lumière qui tombait des candélabres le droit de sculpter l'espace fantomatique de ce quai de gare, la nuit. Puis le convoi se mit en marche, il était dix-neuf heures cinquante-huit à Charing Cross.

4

College street était déserte quand Sally arriva au numéro 13. Devant la porte, elle observa la rue espérant y voir déboucher Peter Tomsbury. Le vent se levait et faisait osciller l'éclairage public qui traçait une ligne oblique en mouvement sur l'entrée de l'immeuble et sur le visage de la jeune femme. Elle commença à ressentir le froid. Elle se calfeutra contre la porte et consulta sa montre. La grande aiguille avait passé le zénith depuis deux minutes. Un bruit de pas lui fit en faire un en avant. Un couple sortait d'un immeuble au bout de la rue. Cédant un instant à l'idée qu'elle s'était peut-être trompée sur la largesse d'esprit de l'inspecteur, elle se remit à l'abri en se laissant lourdement basculer contre la porte qui, à cet instant précis, s'ouvrit et la fit perdre pied. Avant qu'elle ne s'aplatisse au sol, une paire de bras bien à propos se glissèrent sous les siens. Dans un état mélangé d'alarme et d'embarras, elle se releva d'un bon et prit en se retournant la distance nécessaire à ce qu'elle pensait devoir être une mise en joue. La lampe de la cour intérieure marquait les contours d'un homme grand, en manteau et chapeau melon. Le contre-jour dissimulait son visage à Sally qui, anticipant toutes les éventualités sordides des rues basses de Londres la nuit, brandit son sac à main, aussi menaçant qu'un tambour français face à un bataillon de

Prussiens. L'homme resta impassible. Sally répéta sa menace par un geste sec et court.

— Dites-moi Miss Wood ! fit l'homme que Sally reconnut, seriez-vous en procès avec les portes ?

— Seulement quand vous êtes derrière, Peter Tomsburry ! fit-elle baissant la garde et reprenant sa contenance.

— Je vous promets de frapper dorénavant !

— Évitez... même ça ! Mon nez s'en souvient encore ! dit-elle avec un léger sourire en se rajustant. Elle marqua une pause, s'approcha de lui. En entrant dans la lumière, sa peau claire et ses yeux pétillants reflétèrent la lueur de la cour sur le visage de Peter.

— Vous êtes venu ? Merci, inspecteur ! Sa voix et son regard exprimaient une gratitude si sincère que Tomsburry, pensant le cacher, en fut profondément ému. Il savoura cet instant de proximité, puis se ressaisit.

— Miss Wood, pourquoi ne pas être venu au poste ce matin et pourquoi ce rendez-vous ici ? Convenez qu'il y a matière à suspicions. Sally ne disait rien. Autant vous le dire, j'ai de la sympathie pour vous et je vous crois honnête. Mais, comprenez que je suis en train d'enfreindre mon code d'intégrité et je n'aime pas ça. Alors, donnez-moi, maintenant, une bonne raison de ne pas faire mon métier comme je le devrais !

Tomsburry la regardait avec insistance, mais souhaitait au plus profond de son cœur que la femme mystérieuse et attirante qui était là devant lui ait une réponse satisfaisante à lui fournir.

Sally ne parla pas tout de suite. Face à cet inspecteur sérieux et compétent, à cet homme charmant et fiable qu'elle n'avait pas envie de décevoir, elle devait prouver qu'elle n'était ni coupable ni ridicule. Elle non plus, elle n'aimait pas ça.

— Inspecteur, montons à l'appartement du professeur. Je voudrais que vous voyiez quelque chose ! lui dit-elle en le

regardant dans les yeux.

Stupéfait, intrigué, Tomsburry retint la demi-douzaine de questions qui lui vinrent instantanément à l'esprit, mais n'ajouta rien et accepta. Le mystère devenait intéressant.

L'inspecteur, en charge de l'affaire du professeur Philright, ouvrit la porte de l'appartement. Lui et les agents avaient déjà relevé tout ce qui pouvait l'être. Il était très curieux de savoir ce que Sally Wood, dame d'entretien à la police de Londres, pouvait bien lui apprendre de nouveau.

Sally entra la première. Elle marchait avec précaution le long du couloir encore dans la pénombre. Le salon était illuminé et laissait flâner sa lumière en dégradé sur le mince tapis rouge à motifs ocre qui partait de l'entrée. Une commode étroite flanquée d'un sobre miroir vertical meublait ce vestibule terne. Un cendrier rempli de mégots était la seule décoration sur le meuble. Sally sentit immédiatement les relents de cendres froides. L'inspecteur la vit faire une moue dégoûtée.

— Pardon, dit-elle en désignant l'objet... les odeurs de fumée froide.

— Eh bien dites-moi, le commissariat n'est pas le meilleur endroit pour ça, non ?

— Oui c'est vrai, mais il faut bien travailler. Et puis, j'aime ce commissariat, inspecteur ! Elle tenta de percevoir l'effet de cette phrase sur l'inspecteur Tomsburry qui se contenta d'un sourire convenu.

Ils pénétrèrent dans le salon. L'appartement était atypique. Deux chambres et une cuisine de taille moyenne étaient réparties en étoile autour de la pièce centrale où ils se tenaient. Les fenêtres fermées depuis le début de l'enquête avaient gardé prisonnières les odeurs des vieux livres, mêlées aux relents de cuisine qu'on aurait dit indienne ou africaine. Les quatre portes étaient les seules surfaces verticales que les bibliothèques et les centaines d'ouvrages avaient épargnées.